EN L'ABSENCE DE BLANCA

Antonio Muñoz Molina est né en 1956 à Úbeda, dans la province de Jaén. Licencié en histoire de l'art à l'université de Grenade, il a publié plusieurs romans couronnés de nombreux prix littéraires : *Beatus Ille*, *Un hiver à Lisbonne* (prix de la Critique et Prix national de littérature 1987), *Beltenebros*, *Le Royaume des voix* (prix Planeta 1991 et Prix national de littérature 1992), *Séfarade*. Il écrit régulièrement dans le journal *El País*. En 1996 il a été élu à la Real Academia de Letras, dont il est le plus jeune membre. En 1998, son roman *Pleine Lune* a obtenu le prix Femina étranger.

Antonio Muñoz Molina

EN L'ABSENCE DE BLANCA

ROMAN

Traduit de l'espagnol
par Philippe Bataillon

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
En Ausencia de Blanca
ÉDITEUR ORIGINAL
Grupo Santillana de Ediciones, S. A.

© Antonio Muñoz Molina, 1999
ISBN original : 84-204-4340-9

ISBN -2-02-143600-6
(ISBN 2-02-056251-0, 1re publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2004, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

La femme qui n'était pas Blanca avança vers Mario depuis le fond du couloir, habillée du chemisier de soie verte, des jeans et des chaussures plates de Blanca, lui souriant et fermant à demi les yeux tandis qu'elle s'approchait, des yeux qui avaient la même couleur et la même forme que ceux de Blanca mais qui n'étaient pas les siens, lui souhaitant la bienvenue sur un ton de voix aussi semblable à celui de Blanca que si c'était véritablement elle qui lui parlait. Comme Blanca, elle se pencha un peu pour lui donner un baiser parce qu'elle était légèrement plus grande que lui, mais au lieu de garder les lèvres serrées tandis qu'elle effleurait les siennes avec la rapidité et la distraction de qui répète un geste quotidien et banal, elle les ouvrit, à la recherche de la langue de Mario, alors tellement surpris par cette effusion inattendue qu'il ne sut pas y répondre à temps.

Dans son haleine et dans la douceur rapide et charnelle de ses lèvres, il lui sembla retrouver les délices des premiers baisers de Blanca, contrefaites maintenant mais semblables aussi, avec une exactitude sans défauts ou presque qui rendait tout beaucoup plus irréel. Il ressentit de la gratitude au contact de ces mains longues et douces qui pourtant n'étaient pas les mains de Blanca, de ce geste qui lui était étranger, le prendre par la taille tandis qu'elle le conduisait vers la salle à manger comme si lui, qui en était propriétaire, ne connaissait pas l'appartement où il habitait déjà quand il avait rencontré Blanca, ou comme si l'appartement était la copie exacte et fausse de quelque chose de perdu : l'appartement, les sous-verre du couloir, les meubles de la salle à manger que Blanca critiquait tellement, et non sans raison parce que lorsque Mario les avait achetés il avait un goût déplorable, la nappe brodée par la mère ou la grand-mère de Mario, la vaisselle, les assiettes où fumait une soupe qui venait d'être faite, qui venait juste d'être servie par l'imposteuse ou la doublure presque exacte de Blanca qui l'avait retirée du feu après avoir vu par la fenêtre Mario traverser la rue. (Mais Blanca, la vraie, celle d'avant, ne s'était peut-être jamais postée à la fenêtre pour voir s'il arrivait.) Cela sent meilleur que jamais pensa Mario presque avec

remords, et en remarquant pour la première fois, non pas qu'il était en train de mettre bas les armes, mais que cette possibilité existait, il comprit avec mélancolie et soulagement qu'il ne pourrait pas toujours conserver l'hostilité méfiante, la vigilance intransigeante, la solitude désespérée d'un espion. À la différence de Blanca, la femme qui déjeunait en face de lui ne s'essuyait pas les lèvres du coin de sa serviette après chaque cuillerée de soupe et ne levait pas les yeux avec une réprobation instinctive s'il faisait le moindre bruit en avalant la sienne, et elle n'attendit pas non plus, immobile et sans rien lui dire, jusqu'à ce qu'il réalise que c'était à lui d'apporter de la cuisine le plat qui contenait la suite du déjeuner, ainsi que la fourchette et le couteau à découper.

Jamais Blanca n'aurait allumé une cigarette avant d'avoir débarrassé la table, et moins encore elle ne se serait allongée sur le canapé pour regarder la télévision sans avoir rangé la salle à manger et parfaitement nettoyé la cuisine : en fait, c'est à peine si Blanca regardait la télévision, à part les informations et une étrange émission nocturne aux images convulsives et aux rythmes métalliques, intitulée *Metropolis*, et qui avait diffusé une fois un reportage sur le peintre avec qui elle venait de rompre quand elle avait fait la connaissance de

Mario. Désinvolte, trompeuse, habillée avec les vêtements de Blanca, son chemisier de soie dont le contact était presque celui de sa peau, les jeans si ajustés qui la faisaient plus sensuelle et plus grande, pieds nus maintenant, les chaussures plates de Blanca abandonnées devant le canapé, la femme qui n'était pas Blanca était adossée à un gros coussin de cuir et regardait la télévision en fumant une cigarette, ou plutôt en la tenant entre ses doigts, l'ayant oubliée au point que si Mario ne l'avait pas enlevée de ses doigts au bon moment d'une main infaillible, elle se les serait brûlés ou aurait laissé tomber la cendre sur le tapis, non sans risque de l'abîmer. Méfiant, toujours à la recherche des symptômes de la falsification, Mario regarda ses pieds longs et minces, un peu négligés pourtant, avec les fines lignes bleues des veines sur le cou-de-pied, mais cette fois il fut surpris qu'ils ne portent pas de marques d'éraflures ni de rugosités au talon, et il découvrit de plus, au moment où il les quittait des yeux, que leurs ongles étaient vernis de rouge, chose que jamais il n'avait remarquée sur les pieds de Blanca. Mais immédiatement il était pris de doute, il n'avait pas l'habitude de faire attention à ce genre de détails, Blanca elle-même lui avait parfois reproché d'être inattentif, de ne pas regarder les vêtements qu'elle portait ni ses changements

dans la décoration – jamais excessifs car ils n'avaient pas d'argent de reste – grâce auxquels elle essayait d'améliorer l'apparence plutôt rustique de l'appartement. Il le croyait, il en était certain, jamais Blanca ne s'était verni les ongles des pieds : mais Mario exerçait sa mémoire pour en obtenir une certitude claire et c'est alors qu'il commençait à douter, et il se désespérait en lui-même, bien qu'en même temps il trouvât délicieuse et très excitante cette couleur rouge sur les pieds de Blanca, cette peau maintenant plus douce, moins abîmée par les chaussures, et il se rappelait la manière dont, la veille au soir, quand ils avaient éteint la lumière dans la chambre, elle s'était mise contre son dos et avait frotté ses pieds froids sur ses jambes, lui demandant de les réchauffer avec une complicité physique qui aurait été plus flatteuse si elle n'avait pas été une imposture évidente en raison du fait, moins étonnant qu'amer, que cette femme, identique à Blanca, n'était pas elle, ne pouvait pas être elle.

Elle semblait somnoler tandis que Mario desservait la table mais elle ouvrit les yeux et resta à le regarder fixement à un moment où lui l'observait depuis la cuisine. Ce n'était que maintenant, il s'en rendait compte, qu'il osait la regarder avec attention, intensément alors qu'elle ne le regardait pas,

à cause de sa vigilance superstitieuse, qui en réalité se révélait inutile et souvent embarrassante parce que cette femme la détectait immédiatement, lui souriant toujours avec une espèce de tolérance lassée : maintenant, par exemple, tandis qu'il faisait la vaisselle, il l'avait regardée depuis la cuisine en cherchant à distinguer si sa poitrine montait et descendait, croyant entendre le rythme calme de sa respiration au milieu des bruits du journal télévisé, mis en confiance. Peu à peu, alors qu'il tenait dans ses mains un torchon humide dont il avait oublié la présence, il s'était approché de la porte de la salle à manger avec un mélange absurde de prudence et de négligence, et avait de ce fait abandonné l'angle de la cuisine dans lequel elle ne pouvait pas le voir. C'était sûr, à chaque pas qu'il faisait, son visage allait prendre un peu plus l'expression particulière de celui qui observe quelque chose en croyant ne pas être vu. Juste à ce moment-là, elle ouvrit les yeux, sans surprise aucune et bien sûr sans inquiétude, comme si elle avait entendu ses pas ou qu'elle avait pu mesurer sa proximité à travers le bruit croissant de sa respiration. Lui n'avait jamais la certitude de retrouver Blanca à la minute suivante, ni de savoir dans quel état d'esprit elle serait ; Blanca, elle, pouvait tout deviner de ce qui le concernait sans avoir besoin d'ouvrir les yeux, mais

cette certitude ne semblait plus dériver vers la négligence, vers le laisser-aller instinctif et si dangereux de qui s'habitue à tenir pour acquise la fidélité de son amant.

Les yeux par les pupilles desquelles ne passait pas le regard de Blanca s'arrêtèrent sur le torchon mouillé qu'il tenait toujours, puis montèrent jusqu'à rencontrer ses yeux fuyants et les retenir. Les yeux couleur noisette de Blanca, les cheveux lisses et noirs de Blanca, les légères taches de rousseur de son nez, le rose intense de ses lèvres, les bagues de Blanca, sur les doigts mêmes où elle les passait, son alliance, qu'il aurait voulu examiner de près pour vérifier si la falsification de toutes choses avait été assez parfaite pour qu'elle porte, gravée, la date à laquelle ils s'étaient connus et pas celle de leur mariage parce qu'ils étaient tombés d'accord (même si l'idée avait été celle de Blanca) sur le fait que ce qui était digne d'être commémoré n'était pas ce qu'il y avait d'officiel dans une cérémonie, mais le mélange surprenant de hasard et de fatalité de leur première rencontre.

Mario s'approcha d'elle, la regarda se pelotonner sur le canapé puis étirer ses bras avec une indolence joyeuse, les cheveux maintenant dénoués, une expression de somnolence et de sieste désirée, le chemisier presque complètement ouvert expo-

sant le tissu soyeux du soutien-gorge, la douce faille entre les seins resserrés qui ressemblaient tellement aux seins de Blanca, même s'il ne pouvait pas non plus préciser si la forme et la tonalité rosée des mamelons correspondaient à ceux dont il se souvenait. Il l'entendit prononcer son nom avec la voix de Blanca, à ce moment-là presque plus chaude que jamais, dépourvue de cette pointe subtile d'éloignement et de froideur dont il s'était toujours refusé à accepter l'existence, tout comme il s'était refusé à voir, à entendre et à comprendre tant de choses, tant de mensonge infime, tant d'infidélité passée sous silence. Il fit un pas de plus, il posa le torchon sur la table, il craignit de garder sur ses mains des odeurs de lessive ou de graisse, il s'agenouilla près du canapé, à côté de la femme, et dans son haleine il percevait des nuances étrangères à l'haleine désirée et regrettée de Blanca, à la saveur fruitée de la bouche de Blanca. Il fut surpris, en se penchant sur elle, par le retour de son excitation, par son absence inattendue de nostalgie, mais pas de méfiance. Il pensa que lui aussi apprenait à feindre et chercha à se justifier en se disant, tandis qu'il écartait les cheveux de son visage et baisait ses paupières et mordait de ses seules lèvres le lobe d'une oreille peut-être légèrement plus charnu que celui de Blanca, que l'apprentissage de la simula-